

Espérance !

Autor(en): **Monnet, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 17

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA SÉCURITÉ DES PARENTS

Le clos du père Jean est séparé de celui du voisin par une haie de noisetiers et de prunelliers. Le long de la haie court un sentier gravé sur lequel, fuyant l'ombre que les bourgeons gonflés font déjà plus épaisse, les mauvaises herbes rampent et drageonnent.

Le père Jean ratisse, et le cliquetis du sarcloir sur le gravier trouble seul la paix de cette matinée d'avril.

Le silence est si rare qu'il intrigue le père Jean. Chez le voisin, d'habitude, ce n'est que babillages, jeux, disputes, choc de maillets, grincement de balançoire, commandements militaires que lancent des voix de flûte et galopades effrénées, croix fédérale au vent, contre l'ennemi de la libre Helvétie. Ils sont toujours là une douzaine, pour le moins, des frères et sœurs, des cousins et cousines, des petits amis et petites amies qui s'en donnent à cœur joie « à la madame », « à l'école », « aux soldats », qui grimpent aux arbres, qui se poursuivent, se querellent, pleurent et se consolent et rient tout le temps des vacances.

— Les écoles sont rentrées, se dit le père Jean. — Mais non, ma fille m'a dit hier que son gamin en avait encore pour trois jours à la faire « chevrer ». Alors quoi, la rougeole?... Ça se saurait. Et puis, ça ne vient pas comme l'heure du dîner, la même pour tout le monde !

Ces réflexions, le père Jean les fait appuyé sur son outil.

— Faut voir, conclut-il.

Curieux, il se coule entre deux plants, et il touche à la palissade, devant une éclaircie des bosquets du voisin. Les bosquets du voisin encerclent un verger d'une quinzaine d'ares, empire de la marmaille. L'herbe foulée y lutte désespérément contre les semelles de souliers, les genoux et les fonds de culotte, contre les boules, les maillets, les quilles, les rigoles que creuse la bêche impitoyable, et les trous, « si profonds qu'on entend les lions rugir en Afrique. »

Debout contre la palissade qu'il dépasse des épaules, le père Jean, sûr que le verger est désert, va interpellé la bonne qui suspend le linge au cordeau, à l'autre bout du jardin, et lui demander quel malheur... Mais voilà que ses yeux tombent sur un spectacle qui l'arrête au moment qu'il ouvre la bouche.

Au milieu du verger on a traîné deux immenses caisses. Elles sont très longues et très hautes. De chacune émerge une tête d'enfant. Les bambins, semble-t-il, sont assis sur des tabourets. L'aîné peut avoir dix ans; le petit, moitié autant. Ils regardent droit devant eux — le père Jean les a de profil — et ne révoquent non plus que des tombes. Seule, la main droite, qui tient le haut d'un bâton, probablement un manche de maillet dont la tête repose sur le fond de la caisse, avance de temps en temps et recule par saccades.

— Que diantre font-ils là ? se demande le père Jean. Et pour le deviner, il passe en revue les

objets disparates jonchés alentour, un ballon, un cheval de bois, des poupées, un sac de voyage, une ombrelle ouverte. Au rebord de chaque caisse, un char d'enfant est suspendu, les roues en dehors. Pour quel rite bizarre les *bourbes* ont-ils abandonné leurs jouets ?

Finalement, après être resté plusieurs minutes en observation, le père Jean se décide :

— Alors, les gosses, on s'amuse ?

Pas de réponse. Les deux enfants demeurent le regard perdu. Sans le va-et-vient saccadé de l'avant-bras, le père Jean croirait qu'on a posé des mannequins dans les caisses.

— Vous faites de l'auto ? crie-t-il. Pour attirer l'attention, il a pris une voix un peu rogomme.

Le silence se prolonge. Pourtant une des frimousses se détourne un peu vers lui :

— Aéroplane !

Puis l'enfant, retournant à l'espace, continue de commander les gachissements et les virages. Il est à cent lieues. Il plane à mille mètres... Le père Jean a repris son sarcloir, rêveur.

X**

Quelques annonces.

Boulevard Pereire, à Paris :

A louer de suite

Grands et petits appartements, fraîchement décorés, ornés de glaces.

Eau, gaz et pianos à tous les étages.

Le concierge est accordeur.

Près du champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux :

A l'Espérance de l'Aviation

On peut apporter son manger.

A Vanves, rue Raspail, à côté du bureau de poste :

Baudel, maréchal-ferrand

Ferrures en tous genres

Et Pathologiques.

Rue des Blancs-Manteaux, non loin du Mont-de-Piété :

Institution de jeunes gens

Puis, au rez-de-chaussée du même immeuble :

Fabrique de cornichons.

ESPÉRANCE !

Espérons ! Espérons ! c'est le mot qui console !
H. DURAND.

Espérance ! doux mot ! sainte et divine flamme,
Consolation du ciel !

O toi qui viens mêler à l'absinthe de l'âme
La douceur de ton miel ;

Au milieu des combats et des soucis du monde
Où l'épine toujours se trouve près des fleurs,
Où les déceptions et la douleur profonde
Mêlent aux cris de joie l'amertume et les pleurs ;
Où l'homme est le jouet d'une vie incertaine
Et descend par degré la pente qui l'entraîne,
De la fragilité suivant la triste loi,
Doux sentiment, hélas ! que ferions-nous sans toi !

Quand l'homme est abattu sur un lit de souffrance
Et cherche autour de lui quelque consolation,
Un remède à ses maux, à son affliction,
Que faut-il à son cœur si ce n'est l'espérance ?

Et quand le matelot battu des flots mouvants
Ne peut plus maîtriser sa barque trop légère,
Qu'il lutte avec effort et qu'il boit l'onde amère,
Il regarde le ciel, il l'invoque, il espère
Que Dieu fera cesser le noir souffle des vents !

La nuit, quand le tonnerre éclate dans la nue,
Quand sur le toit champêtre il vient fondre soudain,
La famille du pauvre, éplorée, éperdue,
Victime du fléau, ne voit le lendemain
Qu'un tas de cendre, hélas ! débris de sa demeure !
Eh bien, que ferait-il, le pauvre en sa douleur
S'il ne savait que Dieu comprend celui qui pleure,
S'il n'avait plus de force et d'espoir dans le cœur ?...

Quand l'on voit se pencher une mère pieuse
Sur la couche où dort son enfant,
Son visage s'anime, elle est belle et joyeuse,
Son œil limpide et triomphant !
Elle dit dans son cœur : « Oh ! qu'il devienne sage !
Comme j'aime à le voir dormir !
C'est le fruit de mon sein, le plus précieux gage
De tout mon avenir ! »

Et puis, dans ces pensées qui flattent son envie,
Heureuse et confiante, elle coule sa vie

L'espérance est partout ; mais ne voyez-vous pas
Que Dieu dans sa bonté l'attache à tous nos pas !
Elle est dans le lever d'une brillante aurore

Qui promet un beau jour ;
Dans le grain que l'on sème et que l'on voit éclore,
Dans l'oiseau qui revient pour nous chanter encore
Du printemps le retour !

Dans la main d'un ami qui tendrement nous serre,
Dans le cœur qu'on choisit, que le nôtre préfère !
Dans un regard d'amour !

Elle est dans le doux mot qu'on nous dit à l'oreille,
Affectueusement ;

Dans le rêve doré qui berce et nous éveille
Et nous trompe un moment ;
Elle est l'illusion de la tendre jeunesse,

La foi de l'âge mûr ;
Elle est la douce paix qui conduit la vieillesse
Au bonheur le plus pur !

Lausanne, octobre 1855.

L. MONNET.

PUISQU'IL LE FAUT !

Les marbriers demandent généralement tant par lettres pour les inscriptions à graver sur les pierres funéraires. Ce pingre de David du Carrot ne l'ignorait pas. Devenu veuf, il dit au marbrier, en commandant un très modeste monument :

— Vous graverez seulement ces mots : « Jeanne du Carrot »

— C'est bien sec, fit l'artisan. Si vous n'ajoutez : « Repose en paix ! » ou bien « Au revoir ! », on se figurera que vous n'aimiez pas votre femme.

— On se figurera ce qu'on voudra, je m'en moque ! Gravez son nom seul, comme je vous dis.

Quelques jours plus tard, David voit arriver chez lui un apprenti du marbrier :

— Le patron vous fait dire que le monument